

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



BERTHELOT & Cie
Editeurs-Propriétaires.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

H. BERTHELOT
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER TABLETTE
VIN DE QUININE DE CAMPBELL
ETC. GOUT, FIEVRES, MARIAS, LE GRAND TONIC RENFORCISANT JOUR

FEUILLETON de CANARD

LE SIRE DE LUSTUPIN

Par ERNEST CAPPENDU

(Suite)

Son père l'attendait. Il la prit par la main et il la conduisit, — sans mot dire, — dans la salle basse.
— Regarde ! — dit-il.
Catherine poussa un cri de joie et s'élança en avant.
Il y avait, étendues sur une table, les plus belles étoffes de soie et de magnifiques bijoux.
— Qu'est ce que cela ? — dit-elle en s'arrêtant.
— Les parures pour ton costume de présentation à la cour, qui aura lieu le jour de Noël ! — répondit le conseiller.
— Vous m'envoyez cela, mon père ?
— Ce n'est pas moi.
— Qui donc ?
— Tu ne devines pas ?
— Non !
— Cherche bien !
Catherine rougit.
— Mon Dieu ! — murmura-t-elle. Elle était palpitante.
— Tu as deviné ? — dit le conseiller.
Catherine fit un effort.
— Non ! — dit-elle. — Qui est-ce ?
— Tu veux le savoir ?
— Oui.
— Eh bien !... c'est...
— C'est ?
— M. de Céranon.
— M. de Céranon m'envoie cela ! — reprit Catherine avec étonnement.
— Oui, ma fille, il t'envoie cela, et à moi, il m'envoie cette lettre.
Et le conseiller tendit une lettre à Catherine. Celle-ci la prit, et l'ouvrant, elle lut :



La lébauche.—[aux Jockeys Sir John et Taillon]. Vous allez éreinter cette pauvre bête. Si vous restez tous les deux dessus, gare à la culbute en sautant la barrière.

“ Mon cher et aimé de Lespars,
“ Vous voulez bien n'est-ce pas, que ce costume de cour, soit le cadeau des fiançailles...
“ Signé : Baron DE CÉRANON.
Catherine demeura stupéfaite. Elle regarda son père. Celui-ci souriait doucement avec une expression de joie profonde. Il y eut un silence.
Catherine se domina.
— Que signifie cela ? — demanda-t-elle en tendant le papier à son père.
— Cela signifie, — répond le conseiller, — qu'avant un mois, ma Catherine chérie, tu seras la femme du Seigneur de Céranon, — chevalier des ordres du roi, gentilhomme de la princesse Louise de Savoie et ami intime de monseigneur le duc de Lorraine.
Catherine joignit les mains et ne put répondre...

XV

Catherine.

Catherine était triste, mais elle avait assez d'empire sur elle-même pour escher cette tristesse. Barba s'était bien aperçue un peu de cet état de langueur moral, mais elle n'avait rien pu savoir.
Quant à M. de Lespars, il continuait à nager dans un océan de joie et d'espérance.
Catherine s'isolait souvent. Enfermée dans son petit oratoire-salon, elle y demeurait de longues heures.
Elle priait Dieu, et comme elle le disait poétiquement, elle causait avec sa mère.
Catherine avait la foi dans la belle et sainte acception du mot.
Son âme se suspendait à l'anneau céleste de la croyance, — pour s'isoler de la terre.
Quant elle avait prié Dieu, elle évoquait, pour ainsi dire, l'ombre de sa mère.
Elle parlait à voix haute, bien convaincue que l'âme de madame de

Lespars avait quitté le séjour immatériel pour descendre auprès de l'âme de sa fille.
Alors il se passait en Catherine quelque chose de bien étrange et de sublime.
Quand elle avait entamé sa causerie confidentielle, quand elle avait transmis ses pensées les plus secrètes, il lui semblait qu'une voix intérieure parlait en elle, et que les réponses qu'elle se faisait à elle-même émanaient d'un autre esprit que le sien...
Parlant toujours à voix haute quand elle interrogeait ou quand elle racontait, le timbre de sa voix prenait un ton beaucoup plus bas pour émettre la réponse.
Quand elle causait avec sa mère, Catherine ne s'asseyait jamais.
Elle n'était donc pas le jouet d'un rêve.
Elle marchait lentement dans son salon-oratoire, allant de la table à la cheminée, de la cheminée aux sièges, des sièges aux fenêtres et aux tapisseries, s'arrêtant par instant et surtout pour écouter les réponses ou les réflexions qu'elle se faisait.

Dans ce petit oratoire salon, Catherine avait fait transporter les quelques souvenirs qu'elle avait pu conserver de son excellente mère.
A cette époque, le portrait était un bien royal ou princier.
Les souvenirs conservés de ceux qui n'étaient plus consistaient en objets leur ayant appartenu.
Ces objets provenant de l'ancienne chambre de sa mère, Catherine les avait placés au regard d'un grand Christ et d'une magnifique bénitier en ivoire finement sculpté.
Ce n'était que dans l'oratoire que ces causeries intimes avaient lieu, aussi Catherine ne laissait-elle absolument pénétrer dans la petite pièce que son père et Barba.
Sa conviction était tellement sincère, sa foi si vive, qu'il lui arrivait souvent de dire :
— Ma mère m'a ordonné cela...
D'autres fois, elle ajoutait, en parlant à d'autres personnes :
— Ah ! cette pensée n'est pas de moi. C'est ma mère qui me l'a fait naître.
Jamais aucun de ceux qui entouraient la jeune fille, n'avait essayé de détruire sa croyance. Bien au contraire, on la respectait...
On devine si, à la suite des sensations pénibles qu'elle venait d'éprouver, Catherine avait causé avec sa mère !
Le baron de Céranon était venu ce jour où il avait envoyé le cadeau des fiançailles.
Il s'était montré aimable, empressé, galant, désireux de plaire, non pas en jeune homme habitué aux conquêtes, mais en homme cherchant à inspirer un sentiment sérieux.
Il avait eu parfaitement l'esprit de son âge.
Instruit, spirituel, empreint de ces manières aisées des gentilshommes de cour qu'il avait su prendre en se trouvant en contact perpétuel avec les grands seigneurs, qui avaient toujours, dans la maison de Lorraine, été ses compagnons, l'ancien ami du comte de Saint Allos, — le frère de la jolie Yolande, — l'ennemi du Bayle était devenu un personnage plus brillant, plus élégant que celui que nous avons rencontré jadis à Barcelonnette, — dix-neuf ans plutôt, — et il avait une trop haute idée de sa propre valeur pour manquer d'un aplomb nécessaire.
Il avait soupé chez le conseiller de Lespars, et le soir, en quittant Catherine, il lui avait demandé la permission de revenir le lendemain lui présenter ses hommages.
— Quel homme ! quel cœur ! quel esprit ! quels sentiments généreux ! — s'était écrié le conseiller en se trouvant seul avec sa fille. — Non-seulement je lui aurai dû ma fortune,

mais je lui devrai encore le bonheur de ma fille ! Ah ! je suis heureux, Catherine, je suis heureux autant qu'un homme puisse l'être sur cette terre ! Catherine avait embrassé son père, en lui demandant la permission de se retirer plus tôt dans son oratoire.

— Va, mon enfant, va ! — dit le conseiller avec attendrissement. — Je sais ce que tu veux faire. Va donc, Catherine, et dis à ta sainte mère que maintenant que je te saurai heureuse ici-bas, je voudrais que le Seigneur m'appelât près d'elle ! Va, mon enfant !

Le conseiller embrassa sa fille ? il avait les yeux humides et les mains tremblantes.

Il était vivement ému... C'est que M. de Laspars avait passionnément adoré et religieusement respecté sa femme, et que le souvenir lui causait une sensation profonde.

Catherine entra dans son oratoire. Elle demeura longtemps silencieuse et sans faire un mouvement.

Son regard était fixé, sa paupière à demi abaissée.

Tout à coup elle tressaillit ; ses épaules se soulevèrent agitées par un mouvement convulsif, elle se laissa tomber à deux genoux sur son prie-Dieu, et elle éclata en sanglots.

Puis elle se calma un peu, et se replongeant dans ses réflexions, elle se mit à contempler plus froidement la situation présente.

— Que faire ? — se dit-elle à voix haute. — Quel parti prendre ?

Elle se leva et elle reprit sa promenade à pas lents, — les bras pendants, — les mains jointes.

Ses larmes n'étaient pas séchées, et de grosses perles étaient encore suspendues au bout de ses longs cils, tandis que d'autres glissaient doucement le long de ses joues pâlies.

— Que faire ? — se disait-elle encore. — Je n'aime pas M. de Céranon. J'ai pour lui estime et reconnaissance, mais pas même de sympathie... Je ne l'aime plus... je ne l'aime pas !...

Elle s'arrêta, et laissant retomber ses bras avec une expression désespérée :

— Oui... celui que j'aime ne pourra jamais être mon mari ! Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! O ma mère, ma sainte mère !... guide moi !... Prends ma main et conduis-moi dans la voie que je dois suivre !...

Catherine reprit sa marche. Elle demeura silencieuse.

— Mon père ne consentira jamais à ce que j'épouse un gentilhomme du prince de Bourbon, — reprit-elle... — C'est vrai... S'il savait même que cet amour existe dans mon cœur, il serait dévoré et horriblement tourmenté ! Non !... non !... il ne le saura pas ! Je vous le promets, ma mère, il ignorera toujours ce qui s'est passé. Catherine leva les yeux vers le ciel.

— Fortune, honneur, tranquillité, joie !... Mon père a tout cela par cet homme !

Elle alla s'agenouiller... — Mon Dieu ! — dit-elle, — donnez-moi la force d'accomplir le sacrifice.

— Je veux que mon père, qui ne s'est occupé que de mon bonheur, qui ne vit que par moi et pour moi, soit heureux jusqu'à l'heure où vous l'appellerez à vous.

— Secourz moi, mon Dieu, et vous, ma sainte mère, vous dont j'écoute la voix puissante, bénissez mes efforts et implorez le Seigneur pour moi. " Le lendemain, Catherine n'ouvrit pas sa fenêtre, elle ne prit pas le bouquet, et elle ne s'approcha pas un seul instant du vitrage pour regarder au dehors.

M. de Céranon vint passer une heure près d'elle.

Catherine le reçut avec une politesse empressée, mais elle ne put parvenir à vaincre sa froideur, cependant le baron parut content de l'accueil qui lui était fait.

Ce qu'elle souffrit ce jour-là, Catherine seul le sut.

La nuit venu, Catherine s'enferma dans sa chambre.

Ses regards étaient rivés sur sa fenêtre, mais elle put encore avoir la force de lutter...

Ce supplice dura trois jours. Catherine se sentait faiblir...

Elle pria.

Le quatrième jour était un dimanche, — il fallait aller à l'église entendre les divins offices. Barba accompagnait Catherine.



Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne : chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 28 Mars 1885.

Correspondance de Ladebauche

LONDRES 25 MARS 1885

Mon cher Canard,

Me trouvant à Londres ces jours derniers, j'ai été invité par Mme. Victoire à aller passer la soirée chez elle.

Lorsque je suis entré chez la bonne femme il était sept heures du soir.

On fut Mme Victoire en personne naturelle qui vint m'ouvrir la porte.

Après m'avoir donné une bonne poignée de main, elle m'invita à descendre avec elle à la cuisine où elle faisait son train, toute seule, parce que ses deux filles engagées étaient allées à la prière.

J'ai été étonné en voyant la cuisine que la bonne Dame se préparait et je lui dis comme ça : — Est-ce que vous faites maigre pendant le carême. J'ai toujours pensé que les protestants faisaient gras les vendredis.

— Il y a longtemps que j'ai abandonné la mauvaise religion. Je suis catholique comme vous, mon cher monsieur Ladebauche. Seulement en public je suis obligée de paraître protestante sans quoi, je perdrais tous mes biens. Dans le fond j'appartiens à la bonne religion.

— Changement de propos, madame, êtes-vous mieux de votre jambe ?

— Je suis tout à fait mieux, mais il me faut un peu de repos. Vous savez que j'ai été environ six mois sans grouiller de la maison. Les mauvaises nouvelles que je reçois tous les jours de l'Égypte me chagrinent beaucoup. Je vois que je finirai par faire une maladie.

Tenez, quand je pense à mon pauvre Gordon, j'ai le cœur comme dans l'huile et j'ai les jambes comme de la laine. Mon Wolsley a une mauvaise affaire sur les bras. Il est pris avec le maudit de Khartoum. Il n'est pas blanc, s'il se fait jouer une "twist" par les Arabes.

J'ai été peiné en apprenant que les voyageurs canadiens ne voulaient pas rester plus longtemps sur le Nil.

Ici la bourgeoise s'arrêta dans son discours. Elle avait entendu marcher quelqu'un dans l'étage d'en haut. Elle lâcha son ouvrage pour voir qui c'était. Quelque secondes après elle redescendit l'escalier avec son petit fils, Edouard, le garçon d'Albert Edouard. C'était une jeunesse d'environ vingt ans tout au plus, qui venait de glisser en traîne sauvage.

— Arrive icite, lui dit sa grand-mère. Arrive icite, Edouard, mon malheureux, Tu viens encore de faire de la peine à ta grand-mère. Dis moi, as-tu envie de dés-honorer mes cheveux blancs ?

— Comment ça ? fit le jeune homme. Qu'est que vous avez à me reprocher, mère ?

— Ce que j'ai à te reprocher, vilain garnement ! Je vais te le dire. Tu es beaucoup trop ruffien pour ton âge. Depuis quelques mois tu deviens sorteux. Tu passes tes nuits je ne sais où et tu rentres à deux heures du matin.

J'ai appris que tu t'étais fait faire un passe-partout afin que les servantes ne te voient pas rentrer. Tu donnes le mauvais exemple à tes petits frères. Maintenant tu vas me dire où tu passes tes veillées. Je suppose que c'est dans quelque auberge commune près des quais.

— Pardon, mère, ce n'est pas ça. Je n'y vas jamais. C'est papa qui le veut !

— Comment dis-tu ? C'est ton papa qui le veut ?

— Oui, c'est papa qui m'a fait recevoir dans une loge de francs-maçons.

La bonne femme laissa tomber ses bras et devint toute pâlotte. Elle parut comme érapoutillée par ce qu'elle venait d'entendre. J'ai cru qu'elle allait perdre connaissance.

Quand Mme eut pris son respire, elle dit : Je suis la plus malheureuse des femmes. Il ne manquait plus que ça, avoir des enfants francs-maçons ! Tenez, M. Ladebauche, continua la bonne femme en se tournant de mon côté, la franc-maçonnerie pour moi, c'est de la poison. J'avais toujours espéré faire quelque chose de bon avec cet enfant-là. J'avais l'idée de l'envoyer à Québec l'année prochaine et de lui donner la place de Delorme, mon gendre, et puis voilà il vient de faire une coche si mal taillée qu'il va gaspiller tout son avenir. Je vous demande un peu la façon qu'il aura devant mes bons Canadiens lorsqu'ils apprendront que leur bourgeois

est membre d'une société secrète. Pauvre enfant, sais-tu bien que si tu allais en Canada les gens par là-bas te heurreraient avec du colletare chaud et te rouleraient dans la plume. Tu ne lis donc pas les gazettes de Montréal et de Québec, petit malheureux ? Tu verrais que les francs-maçons sont tous considérés comme des mal va, des hommes, des warroz, des riens du tout. Quelle mine feras-tu devant le grand visaire Trudel ! Être franc-maçon, tu cours le risque de devenir le maire de Montréal !

Ce serait honteux.

D'abord, mon Edouard, tu dois savoir que notre famille est trop grande. Les bonnes places sont rares dans les vieux pays et j'avais songé à te caser dans le Canada. Aujourd'hui tu as gâté tous mes plans. Ton père est encore plus à blâmer que toi pour ce qui va t'arriver.

— Mais mère, je puis lâcher la franc-maçonnerie si c'est une si mauvaise chose ?

— Non, pauvre enfant, tu fais une grosse trompe.

Quand on est étampé chez les francs-maçon, c'est pour toute la vie. Tu ne pourras jamais t'en démancher, lors même que tu ne mettras jamais les pieds dans une loge. Je vais te passer le livre de Jean d'Erbrée sur la franc-maçonnerie. Tu le liras attentivement et si tu profites de cette lecture, je pourrai me résoudre à faire d'autre chose pour toi. Rends moi le passe-partout de la maison et va te coucher au plus coupant.

Le pauvre Edouard rendit la clé à sa mère et s'en alla se coucher tout penaud.

Je vis que madame Victoire était toute brisée par cette scène et je pris congé d'elle pour ne pas la gêner. C'est tout ce que j'ai à t'écrire aujourd'hui sur ce sujet. C'est Albert Edouard qui va avoir un poil de sa mère pour avoir fait un franc-maçon de son garçon, je ne te dis que ça !

Tout à toi

LADÉBAUCHE

GASTON VASSY

C'est une curieuse figure que celle du journaliste reporter Gaston Vassy, qui vient de disparaître. Après avoir tenté la fortune dans l'industrie, la Banque, les transports maritimes, il se fit journaliste. Il avait fait, d'ailleurs, de bonnes études ; mais ce n'était point là ce qui devait lui servir dans la littérature de réclames et de faits divers qu'il devait exploiter avec tant de succès. Vassy, s'était inspiré du piffisme à l'américaine. Voici le genre surprenant dans lequel il excellait : Racontant dans le Figaro un duel à l'épée entre un officier et un jeune poitrinaire, il disait que les amis de ce dernier étaient très inquiets en le croyant sans forces :

« Le malheureux jeune homme, ajoutait-il, a reçu un formidable coup d'épée en pleine poitrine ; mais au lieu de tomber, il s'est relevé heureux, radieux et plein de santé. »

Le fer des épées était du fer dyalisé Bravais !

Il était parfois bien amusant, ce pauvre toqué. Au temps où il gagnait plus de 60,000 francs par an au moyen de sa réclame commerciale, il était toujours à court d'argent et toujours traqué par des créanciers pour des dettes de quelques louis.

Un soir, deux fournisseurs qu'il avait bernés par tous les moyens l'attendaient, exaspérés, à la porte de son journal. Vassy était bloqué. De temps à autre, il envoyait en reconnaissance un garçon de bureau : l'ennemi était toujours là. L'ennemi, c'était un sellier auquel il devait 150 fr. et un marchand d'avoine auquel il en devait 200 environ.

Or, ce soir là, même jour, à sept heures, il devait donner un grand dîner au Café Riche, un dîner de vingt couverts. A sept heures et quart, n'osant point passer sous le feu des croiseurs armés en guerre, le malheureux Vassy, ne pouvant plus tarder davantage à aller rejoindre ses invités, s'échappa par une fenêtre de derrière, au moyen d'un descenseur à spirale, que le journal donnait en prime à ce moment là.

Il faudrait un volume entier pour raconter les bizarres aventures de ce Gaston Vassy, qui parfois avait quatre ou cinq appartements dans différents quartiers, et parfois était réduit à coucher sur un canapé dans quelques maisons hospitalières. Il eut presque toujours cheval et voiture. A une certaine époque, vers 1876, il avait cinq chevaux, quatre grands chiens, un nègre, le tout agrémenté d'une meute de créanciers hurlant après ses chausses.

Plein de verve au milieu de tout cela, très gai, aussi original dans son langage que dans sa vie privée, gaspillant avec une sorte de frénésie ses dons naturels très remarquables.

Le sergent. — Soldat Pitanchu, pourquoi t'est-ce que vous a coupé vos moustaches, nonobstant le règlement du régiment ?

Pitanchu. — Ma sergent, c'est... c'est...

Le sergent. — Suffit ! Mais que vous ne ferez trois jours de clou, si demain matin, à la pelle d'onze heures vos moustaches y sont pas repoussées.

Charge d'infanterie. — CHAUVIN T'as eu tort de ne pas venir plus tôt ; Frédéric est venu et j'ons bu de la goutte.

DUMANET. — J'ons bu ?... On dit j'avons bu.

— Je te dis que non !

— Je te dis que si !

LE CAPORAL, survenant. — Que vous êtes deux imbéciles ! On dit : "Nous ons bu la goutte, parç que c'est au pluriel."

NINA LA CRÉOLE

ÉCHO DU CANADA

Nina la créole, L'ange qui console, Ingrate ou frivole, S'en va nous quitter. En attendant l'heure, Je veux la chanter, Je veux... et je pleure, Créole aux yeux doux, Bon petit génie De la colonie, Reviens parmi nous.

Des parfums sans nombre Charmant le bois sombre ; Du grand papayer, Sur mon bras fidèle, Reviens t'appuyer, O ma toute belle ! Créole aux yeux doux, Bon petit génie De la colonie, Reviens parmi nous.

Fille désireuse, Cayenne pleureuse Se croyait heureuse Parmi ses colons. Toi sur d'autres terres, Combien nous allons Roster solitaires ! Créole aux yeux doux, Ton petit génie Reviens parmi nous.

La barque s'avance... Au pays de France Puisse l'espérance Ne te point mentir. Puisse ta jeunesse Ne jamais sentir Ce qu'un adieu laisse... ? Créole aux yeux doux, Bon petit génie De la colonie Reviens parmi nous.

COUACS

M. et Mme X ont fait venir de la contrée où est situé leur château, un jeune gars, plus armé de bonne volonté que d'intelligence et de mémoire, en qualité de petit valet de chambre à Paris. Il y avait soirée dans la maison et notre jeune Scapin, chargé d'introduire les arrivants... ouvre la porte du salon, et annonce :

— Madame Berthe !... — Madame Berthe tout court ? fait le maître de la maison, surpris.

— Ah !... — ajoute le petit valet en se grattant le front — Madame Berthe... et quelque chose au bout !!!

A la chambre : — Sargent, pourriez-vous me dire, sans votre respect, si on écrit amour avec deux m ?

— Cela dépend, fusiler... Il faut en mettre deux quand on a de la vraie passion pour sa particulière, parce que ça prouve qu'on aime davantage.

Une définition : Palissandre. — Arbre d'Amérique dans lequel les serins mottent les cocottes.

Lu sur les murs du théâtre d'Asnières :

GRANDE FETE Au profit de la classe des écoles " Une office ultérieure publiera l'arpage d'artistes dont le concours est déjà asuré et le programme extraordinaire. " Pas de commentaires !

Emprunté au Journal des abrutis : La vie est un billard : la femme est le joueur ; l'homme, la bille ; les enfants, les effets !

Donnez-moi un cigare " DOCTOR ", je ne fume pas autre chose.

Quelques jours après son sacre, Napoléon Ier, faisait une petite promenade dans les environs de Saint-Cloud, rencontre le maire de... qui le reconnaît. Celui-ci savait l'occasion de faire un acte de courtoisie, en abordant ainsi son souverain : — Sire... Permettez-moi de vous exprimer mon bonheur et celui de mes administrés en voyant en vous le dieu des armées : Mars oint !!!

Une annonce extraite de la Gazette de Schlessadt.

Un habitant du Tyrol allemand, qui a servi en qualité de suisse dans une famille autrichienne, établie en Russie, demande une place de jockey anglais dans une famille française habitant l'Espagne ou l'Italie.

N'est-ce pas le comble du cosmopolitisme ?

Calino se promène hors ville avec son fils.

— P'pa — fait ce dernier — c'est drôle ! cette grande rue... à Paris, on la nomme : rue de Bagnolet — et ici, à Bagnole, ili l'appellent ; rue de Paris !!

— Eh bien ! Onésime !... c'est par échange de politesse ! !

Champoiseau croise, sur le boulevard, une personne qu'il croit reconnaître.

Pour en être plus sûr, il l'aborde : — Pardon, monsieur ! lui dit-il, c'est bien à vous que j'ai l'honneur de parler !...

Pensée d'un vitrier dans le Tintamarre :

Quand monsieur Caro aura atteint l'âge respectable de monsieur Cheval, ce sera un caro cassé.

Le peintre X... un fantaisiste de la palette qui habite modestement un atelier lointain au Grand-Montreuge, vient de faire une maladie grave.

Dame ! les amis trouvent l'excursion un peu longue en pareil cas. Le malade s'en est aperçu. Mais il est philosophe, et comme il recevait la visite d'un oncle de province qui s'était décidé à venir le voir :

— Il faudra tout de même que je déménage, mon oncle... Car vraiment j'aurais été trop seul si je n'avais pas eu mes créanciers.

De tous les pieds dont il est fait mention dans l'histoire, ceux de la Reine Berthe, de Charles Thibault et autres, il n'y en a pas qui aient acquis une renommée semblable à ceux de Cizole.

Cizole a des pieds de cochon qui feraient venir l'eau à la bouche de St Antoine. Cizole a élevé la charcuterie à la hauteur d'un art. Ses saucissons de Lyon, ses saucissons à l'ail, ses cervelas et ses galantines remportent la palme à Montréal. Le restaurant de la Renaissance No. 72 rue St Laurent offre tous les jours aux clients un menu des plus recherchés. La cave de l'établissement contient les vins des meilleurs crus. Observez que les prix de Cizole sont des plus modiques.

Un journal mondain de Paris publiait récemment cette annonce véritablement stupéfiante :

"Prince Royal adopterait enfant naturel. Ecrire à F. O. poste restante."

Prince royal ! Rien que cela ! Quelle est la monarchie aux abois qui en est réduite à recourir aux annonces des journaux pour assurer la perpétuation d'un trône ?

Examen d'histoire, à la Sorbonne : Pouvez-vous me dire en quelle année a péri la ville d'Herculanum ?

— Mon Dieu !... monsieur, je ne me rappelle pas bien la date précise ; mais, pour sûr, c'était un mercredi... des cendres !...

Jeune gens, lisez ceci

La Voltaic Belt Co. de Marshall, Mich., est prête à envoyer sa célèbre ceinture électro voltaïque et autre s'appareils électriques à l'essai pour 30 jours aux hommes (jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, de perte de vitalité et de puissance virile et de toutes espèces de maladies. Aussi pour les rhumatismes, la névralgie, la paralysie et plusieurs autres maladies. On garantit un retour certain à la santé et à la vigueur. On ne court aucun risque puisqu'on permet un essai de trente jours. Ecrivez de suite pour leur pamphlet illustré qui vous sera expédié gratis.

Champoiseau se retire tard de chez un ami, auquel il est venu rendre visite :

— Prête-moi un bougeoir, lui dit dans l'escalier.

— Pourquoi faire ?

— Pour m'éclairer en descendant... Je te le rapporterai quand je serai en bas.

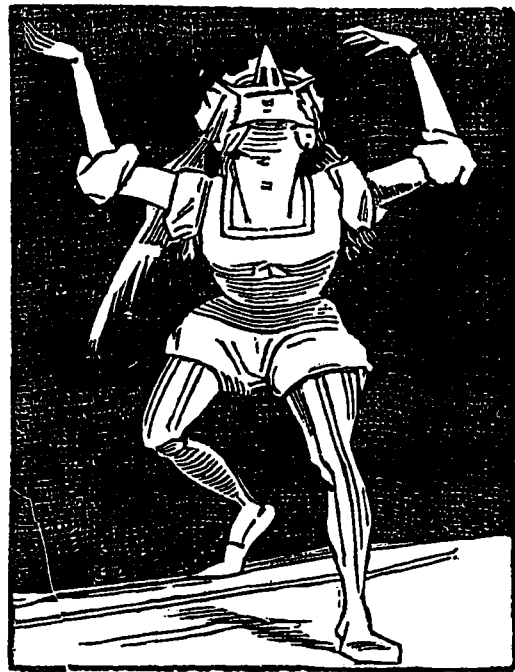
Ce que l'on voit au Théâtre Royal pour 10 cents.



Parte lui mes soupirs ! !



— Vous pâlissez ? Médème !



— Je l'aime plus que ma ville ! ! !



— Meurs comme tu as vécu ! ...



— Malheureux, tu l'as tué ! ! !

COUACS.

Entre pipelettes : — Figurez-vous, m'ame Barbanohu qu'mon époux, un colosse, comme vous voyez, quand y vente, on dirait un oar de chaste. — Dame ! écoutez donc, m'ame Potin, un homme qu'a les pats d'tauraux si développés.

A la chambre : — Faites excuse caporal, pourriez-vous me dire quelle différence il y a entre la Dame Blanche et les affaires des autres ? — Que je l'ignore circonstanciellement. — Eh bien, c'est que la Dame Blanche vous regarde et que les affaires des autres, elles ne vous regardent pas.

— Et vous, simple soldat, savez vous rhébitoirement quelle est la place de Paris ouz qu'il est défendu d'étaimer des casseroles ? — Ah ! ça, non caporal. — C'est le plac Vendôme... Pourquoi ça caporal ? — Tu n'as donc jamais vu l'inscription : Etamage hors de la place.

Entendu dans la salle le rapport du 146e de ligne "Quatre jours de consigne au soldat Pitois, ordre du sergent Moustachu, pour, étant de service, s'être permis de contrefaire le chant de l'âne, en imitant à s'y méprendre, son supérieur quand il fait le commandement."

On lisait, rue Saint-Denis, l'écriteau suivant, posé au-dessus d'un voile exposé dans la montre d'un magasin : VOILE A VENDRE.

Un étudiant, qui vit l'inscription, entra dans le magasin et dit gravement à la dame de comptoir : "Madame, si vous ne voulez pas que votre voile s'envole, vous ferez bien de lui enlever une aile !"

Une dame, devant son linge à la blanchisseuse, tant pour elle-même que pour les gens de sa maison, en dressa le compte de la manière suivante :

"Moi, j'ai huit mouchoirs de baptiste... bon !... Et vous, Baptiste, combien donnez-vous de mouchoirs ? — Quatre, madame. — Et bien ! alors, ce n'est pas la peine d'y aller par quatre chemins ; mettons tout de suite douze mouchoirs de baptiste."

Il y a un jeu qui consiste à jeter en l'air des pelures de pomme, et à chercher, dans les dessins qu'elles font en retombant, les lettres de l'alphabet. Certaines demoiselles aiment à trouver dans ces lettres l'initiale du nom de celui qu'elles doivent épouser.

Dans une réunion d'actrices d'un théâtre de banlieue, la lettre F ayant été ainsi à peu près figurée : "Filippe ! s'écria l'une d'elles, bravo ! c'est le mien !"

Le petit Guibollard, qui a dix ans, s'écrie, d'un air triomphant :

— Maman ! maman ! j'ai trouvé un moyen pour ne pas me manger les ongles. — C'est ? — C'est de ne jamais me mettre les doigts dans la bouche.

Mme D... au cocher, en montant dans une citadine : — Tiens ! la boule est dans la voiture ! — Dame, répond tranquillement le cocher, si vous croyez que, par ces temps-ci, je vais la mettre sous mes pieds !... C'est bon quand il fait froid !

* * * Etrange anomalie ! Un vitrier n'arrive à rien quand il persévère

Un paysan entre dans un café du boulevard. Voyant qu'on s'y arrache les journaux, il ne vent pas être seul privé de ce genre de consommation, et se jette sur le Journal des Débats.

"Voulez-vous me donner ça ? demande un habitué.

— Quand j'aurai fini ! répond le paysan d'un ton bourru.

— Comment, fini ! Vous ne lisez pas le journal, puisque vous le tenez à rebours.

— C'te bêtise !... Puisque je suis gaucher !..."

Vitellius a rencontré l'autre jour son confrère Lucullus dans une des allées des Champs Elysées et la conversation tomba naturellement sur la cuisine. Ils finirent par tomber d'accord sur un point. C'était que les habitants de Montréal étaient les hommes les plus heureux du monde parce que pour 25 sous ils ont tous les jours au grand Restaurant, Duperouzel un menu que ne désavouerait point le plus fin gourmet. Allez au lunch de ce grand restaurant et vous serez épaté de la richesse des mets qu'on vous servira pour votre argent. — 26 — 21

Esthétique oratoire.

Deux magistrats qui ont à tort ou raison la réputation de ne pas dédaigner les légitimes assoupissements de l'audience parlent ensemble d'un avocat connu comme Mme B.

— Quelle diotion ! C'est le chef-d'œuvre de l'éloquence tempérée !

— Jamais d'éclats de voix !

— Ou ne peut entendre ses plaidoiries tout d'un somme !

Calino chez le docteur.

— Vous m'avez dit que j'engraisserais si je suivais votre ordonnance voyez, je suis maigre comme un clou.

— Est-ce que vous faites réellement des armes depuis trois mois ?

— Parfaitement tous les matins je tire au pistolet !

Comment on s'enrichit. — M. J. B. Franz, propriétaire du St. James Hôtel, Mansfield. O. est en bonne veine depuis qu'il a acheté un billet de la loterie de l'état de la Louisiane. Il y a quelques semaines M. Franz n'investissait que de petites sommes dans la loterie et dernièrement il achetait un billet entier et cinq billets d'un cinquième, payant \$10 pour le tout. Hier, le 10 février, le tirage a eu lieu et M. Franz a reçu un télégramme lui annonçant que son billet entier avait gagné \$6,000 argent comptant, la dite somme est à sa disposition. Mansfield (Ohio) Liberal. 11 février.

Deux petites écolières causent :

— Moi dit l'une avec orgueil, mon père était ministre.

— Et moi dit l'autre en grignottant délicieusement un baba qu'elle vient de tirer de sa poche, je suis plus heureuse que toi : mon père est pâtissier.

La fille du ministre regarde sa camarade d'un œil d'envie.

Fumez le "DOCTOR", le meilleur cigare de 5 cts.

Deux médecins, s'arrêtent devant le palais de justice et causent ensemble sur le secret de conserver la santé et d'avoir de bonnes digestions.

— Le microbe du choléra qui nous menace, dit l'un n'entrera jamais dans mon système.

— Pourquoi ?

— Le secret de ma santé réside dans le fait que je prends toujours mon lunch et mes repas chez C. Sauvé, Nos 60 et 62 rue St Gabriel. Son menu est varié et sa cuisine est irréprochable sous tous rapports. Ses prix sont très modérés et ses liqueurs sont ce qu'il y a de mieux en ville. Allez y et vous vous porterez bien. — 22 — 41.

"D'une guérison radicale."

— Votre beau-frère vous donne-t-il toujours les mêmes inquiétudes ?

— Oh ! non.

— Bravo ! Dieu ! qu'il avait mauvaise mine !

— Il a beaucoup moins rouffert ces jours-ci.

— Je puis vous le dire maintenant, il m'a fait très peur. Enfin ! C'est fini !

— Oui, c'est fini. Nous l'avons enterré hier.

Pourquoi je ne sais pas l'anglais

Cela tient à la méthode charmante, mais pleine d'écueil. J'avais vingt ans; j'étais en villégiature à Jersey et n'avais nullement éprouvé jusqu'à la désir d'apprendre la langue de Shakespeare et de M. Gladstone.

How are you, air? Je leur répondais : very well, thank you! ce qui les flattait, et j'étais tranquille pour toute la journée.

Cependant, un soir d'hiver, miss Anna Hartley, la fille de mon propriétaire, me demanda si je voulais qu'elle m'apprenne l'anglais.

Anna, avait des yeux grands comme tout, de grands yeux bleus, au regard profond, avec des cils qui n'en finissaient pas; une épaisse forêt de cheveux noirs (elle était Irlandaise) d'un noir chaud, des cheveux fins et souples, tombant en longues boucles sur ses épaules.

Contraste exquis, son teint avait la blancheur incomparable de la neige. Sa voix était une musique adorable de candeur et de bonté, et il y avait en elle tant de pudeur enfantine, tant de jeunesse d'âme que le sang lui montait aux joues chaque fois que je lui parlais.

Aussi, lorsqu'elle me demanda si je voulais apprendre l'anglais avec elle, je me cras transporté dans le paradis de Mahomet, et je répondis yes avec une ardeur qui me valut un doux sourire et lui lit augurer des merveilles de son élève.

Et nous nous assimes l'un près de l'autre à la grande table, tandis que la bouillotte chantait sur le feu de houille et que le vent, qui faisait rage, nous apportait les plaintes désespérées des vagues en furie.

Anna prit ce qu'ils appellent à bas le livre par excellence : la bible, et l'ouvrant avec tout le sérieux que comportait la situation, elle étendit sa main fine sur la première page.

Elle commença, en étendant ses doigts sur chaque mot pour m'en faire comprendre la traduction : "Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre."

— Oh! ce n'est pas là ce qu'il a fait de mieux, dis-je. Et comme elle m'interrogeait d'un regard sévère :

— Ce qu'il a créé de plus beau et de plus parfait, c'est vous, miss Anna. — Ah! c'était un blasphème. — Un blasphème, dit-elle avec une vérité éclatante.

— Oh! vous français, farceur... Ce farceur dans la bouche d'une autre personne m'eût choqué; mais, en disant cela, Anna avait son doigt mignon en signe de menace, et aussitôt sa manche très large, en étoffe souple, était retombée, laissant à nu son poignet fin, d'un blanc rose, marbré de mille petits réseaux bleus, sous lesquels on sentait courir le sang, et tout l'avant-bras, rond, potelé, frais comme la neige nouvelle.

J'étais en contemplation, lorsque mistress Hartley entra, bonne souriante comme toujours; elle apportait la théière, dans laquelle ode versée l'eau de la bouillotte. Elle nous regarda avec intérêt, tandis que, résigné, je répétais les premiers mots que miss Anna m'avait fait épeler.

— Apprenez-vous bien, monsieur? me demanda mistress Hartley. — Je l'espère, madame, et j'y mettrai tous mes efforts. — Anna est bien peu sérieuse, elle est bien enfant!

Pauvre Anna! c'est elle qu'on accusait! Elle prit en silence la tasse de thé et y trempa ses lèvres en me jetant un regard qui voulait dire : vous entendez.

Je voulus protester, moi aussi, mais je compris bien vite que mon éloquence faisait fausse route et je repris ma leçon.

Une préoccupation bien plus grave que celle de la bible, avait été de passer mon bras autour de sa taille sans l'effaroucher. Le griffon Bob était venu à mon aide; un soir, il s'était réveillé si bruyamment, qu'Anna en

avait fait un grand mouvement; je m'étais empressé d'entourer sa taille de mon bras, et je profitais de la circonstance pour la presser tendrement contre moi.

Parfois nous oublions la leçon; elle l'interrompait et restait toute rêveuse. Et puis elle sortait tout à coup de ses rêveries : — Oh en sommes nous donc? disait-elle.

Le savais-je? J'étais bien plus occupé à contempler ses beaux yeux voilés alors, le profil de son doux visage, le galbe pur de son cou où se mêlaient de petites boucles frisées qu'à apprendre la façon dont on demande un beefsteak ou un grog en anglais.

Un jour que je la contemplais en silence, elle me dit tout à coup : — Mais à quoi pensez-vous donc? — A vous, Anna!

— A moi? — Je vous aime, Anna. J'essayai de l'attirer vers moi, mais elle se leva et, se dégageant doucement, sans colère :

— Taisez-vous! Vous ne pouvez pas m'aimer et je ne puis vous entendre. Les français disent la même chose à toutes les jeunes filles.

Elle s'écarta encore, et, plongeant sa tête dans ses deux mains, elle éclata tout à coup en sanglots.

— Anna! Anna! m'écriai-je, se peut-il que mes paroles vous causent une telle peine et que mon amour vous offense?

Je voulais dégager sa tête et poser, pour la première fois, hélas! mes lèvres sur son front, mais elle se tourna vers moi, les yeux mouillés de pleurs et souriant à travers ses larmes.

— Plus tard, monsieur, plus tard nous causerons. — Vous m'en voulez?

— Non! je suis toute troublée; je vous crois un honnête-homme, mais je ne puis rien vous dire encore. Laissez-moi; ma mère peut venir, qu'elle ne voie pas mon émotion et mes larmes.

Je n'eus le temps ni d'obéir, ni de répondre, Bob se précipita à la porte en aboyant joyeusement c'était le père Hartley qui arrivait inopinément après avoir passé deux mois à Dublin.

Anna se jeta dans ses bras, le bonhomme embrassa sa fille comme je l'eusse bien embrassé moi-même, et s'il aperçut les larmes d'Anna, il les mit sur le compte de l'émotion causée par son retour.

Ma présence était bien inutile; je me retirai en maudissant le beau temps qui avait permis au paquebot de Southampton d'entrer ce soir-là dans le port.

Les leçons ne furent plus reprises; de grands préparatifs se firent dans la maison. Anna, sévère et grave, m'apprit que son sort était décidé; un frère de sa mère était revenu très riche de Sydney; cet oncle avait un fils et le mariage était résolu; il s'agissait de l'avenir de ses parents qui devenaient vieux et qui étaient pauvres, etc., etc.

Elle eût pu parler longtemps, j'écoutais sans l'interrompre, admirant avec quelle facilité les jeunes filles se transforment et deviennent sérieuses.

— Une autre vous apprendra l'anglais. — Les autres ne seront pas vous, Anna, dis-je, en considérant encore ce beau visage tant aimé. Allons, soyez heureuse, Anna, avec l'Irlandais; je souhaite de grand cœur que le viskey ne soit pas pour vous un rival perfide.

C'était lâche, mais les amoureux ont si peu de raison. Miss Anna me regarda d'un air triste, mais ne me répondit pas.

Je quittai la maison le soir même, ne voulant pas passer un jour de plus sous le toit de miss Anna, ne voulant pas surtout me trouver face à face avec son fiancé.

Je revins à Paris où je vécus pendant deux mois comme une âme en peine, toujours obsédé par le souvenir de mon adorable maîtresse d'anglais.

Un jour, obéissant à je ne sais quel fatal pressentiment, je retournai à Jersey, je voulais revoir une dernière fois ce cher séjour, d'où j'avais emporté des souvenirs si cruels et si doux.

Mais, à peine débarqué sur le port, au milieu du bruit de l'arrivée des passagers, des colis qu'on débarquait et du sifflet strident du steamer, j'entendis un voix terrible qui dominait

tout ce bruit, une voix que j'entends encore et qui criait : — Demandez le journal contenant la mort de mistress Z."

Mouffrons mouilla d'une sueur glacée, et je restai sur place comme pétrifié.

Je n'eus que la force de tendre la main vers le crieur maudit et je lus avec horreur le récit suivant : — Un affreux événement vient de jeter la consternation dans notre ville.

Une jeune femme d'une remarquable beauté, mariée d'un mois à peine à un riche Irlandais, M. Z..., s'est précipitée hier du balcon de sa chambre à coucher et s'est brisée la crâne sur le pavé. La malheureuse, ayant cru devoir adresser des remontrances à son mari rentré chez lui en état d'ivresse, ce dernier l'aurait frappée au visage. C'est à la suite de cet acte d'odieuse brutalité que la pauvre jeune femme s'est laissée entraîner à cette funeste résolution. Ses obèques auront lieu aujourd'hui à midi."

Il était deux heures! Je courus au cimetière, un fossoyeur s'en allait la bêche sur l'épaule, chantant un gai refrain. Il venait de jeter les dernières pelletées de terre sur le corps inanimé de ma chère miss.

Je le priai de le conduire près de la tombe où venait d'être ensevelie cette belle et douce créature; je m'agenouillai et pleurai longtemps.

Le lendemain, à la première heure, je quittais Jersey. Je n'y retournerai jamais.

Et voilà pourquoi j ne sais pas l'anglais.

EUGÈNE PAZ.

L'HOMME MUSÉE.

La police de Leicester, en Angleterre, ayant à juger ces jours-ci un incorrigible ivrogne, a découvert que ce fervent disciple de Bacchus était l'homme le plus illustré — nous ne disons pas le plus illustre — qui ait jamais exercé le culte de la divine bouteille.

L'individu en question se livre, paraît-il, au tatouage de sa personne depuis de longues années et son corps est devenu un véritable musée embrassant tous les genres connus, de puis le paysage jusqu'au portrait et à la peinture de genre. Voici, tel qu'il a été donné par la police, le catalogue des œuvres d'art dont se peuhard a décoré sa chair :

Sur le bras droit : portrait d'un enseigne de vaisseau, un crucifix, un poisson, un matelot portant un faisceau de drapeaux avec le nom de "Charlotte" peint en grandes lettres. Sur le bras gauche : un poisson; un policeman arrétant un malfaiteur, avec la légende que voici : "Foi, espérance et charité." Sur la poitrine : un pigeonier, une meule de foin, des bouquets d'arbres, un homme promenant un mouton et un porc, le tout enrichi de ces deux phrases élégam-

ment peintes : "Aimez-moi et ne m'abandonnez pas," "A la mémoire de tous ceux que j'aime;" plus une dame écossaise dansant avec un soldat écossais.

Sur l'estomac : scènes et accessoires militaires; faisceau de baïonnettes, tambors, canons, munitions de guerre, plus une cruche, un verre et des pipes croisées. Sur la jambe gauche : portrait en pied d'inconnu. Sur la jambe droite : une femme brandissant un étendard, et deux taureaux luttant dans une plaine.

Notre homme a été condamné pour ivrognerie et tapage nocturne, à 10 shillings d'amende. On espère que le monde des arts le dédommagera en sollicitant pour lui un fauteuil à l'Académie de peinture.

Le nouveau cigare le "DOCTOR" en vente chez tous les marchands de tabac.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nominant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power s Block Rochester, N. Y.—24

LA PLACE DU GRAND SECRET

No. 192 & 101 Rue St Laurent. — ET — 454 Rue Leguachetière. Coin des rues St Laurent, et Leguachetière.

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau grâce à quoi donne une beauté et une ressemblance sans égale.

Moisette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glaces \$2.50. Panoramex \$2.00. Mondoir \$3.00. Crayon chaque \$3.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00.—22.—41.

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, ô mères, ce remède est infallible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

PRIX CAPITAL \$75,000

BILLETS SEULEMENT \$5.00

Parts proportionnelles



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intérêts; nous autorisons la Compagnie de se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000. Par un vote populaire écrasant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A.D., 1879.

Les grands tirages simples ont lieu mensuellement. Ne fait jamais de déduction et ne retire jamais. La seule loterie viable et approuvée par le peuple de tous les Etats.

Occasion splendide de gagner une fortune. Quatrième grand tirage, classe D dans l'Annuaire de musique; à la Nouvelle-Orléans, le 14 AVRIL 1885, 170ème tirage mensuel.

Prix Capital, \$75,000. 100,000 billets à cinq piastres chaque. Fraction en cinquantes en proportion.

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total price. Includes entries for 'Prix Capital de \$75,000' and 'Prix d'Approximation de \$750'.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total price. Includes entries for '9 Prix d'Approximation de \$750'.

1967 prix s'élevant à \$265,500

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez immédiatement, donnant votre adresse au Joug, Mandats de poste, mandats d'express, ou change sur New-York avec une lettre ordinaire. Billets de 50 par Express (Route ou train au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés.

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La.

on à M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St., Washington, D.C.

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à

New Orleans National Bank, New Orleans, La.

Advertisement for HOVER SOFA-LIT BREVETE. Includes images of the sofa and bed, text describing its features, and contact information for the manufacturer.